

Pendant le souper la barque chasse et gagne le large avec le reflux; nous étions sur un fond de coquilles de mauvaise tenue. On mouilla la seconde ancre qui était fort petite et cela parut suffire; néanmoins on jugea prudent de mettre un homme de garde sur le pont pendant la nuit et comme les marins avaient grand besoin de repos, on confia ce poste à Tom, qui se délassait beaucoup depuis qu'il était cuisinier. Il protesta, mais on n'en tint compte.

CHAPITRE V.

Perte d'une ancre. — La baie de Almejas. — Les deux passages et les deux cartes marines. — Indécisions. — Le dîner à la mer. — Hauts fonds. — Angoisses. — Naufrage. — Sauvetage. — Comment on fait du feu. — Un souper au champagne.

7 juin. — Nous appareillons avec une petite brise du nord dans la matinée de ce jour mémorable. Le malheur voulut que nous perdions là notre maîtresse ancre, qui demeura engagée au fond. C'était un contre-temps sérieux, celle qui nous restait étant trop légère pour nous permettre de mouiller en sûreté désormais dans des parages découverts ou sur des courants. On passa plusieurs heures à draguer avec un grapin, mais sans succès et il fallut y renoncer.

Notre intention était de côtoyer l'île pour y chercher l'aiguade, et de sortir par la passe du sud après avoir traversé la baie de Almejas, dans laquelle nous pénétrâmes vers dix heures sans avoir encore aperçu trace d'humidité sur l'île. On ne songea plus à chercher cette aiguade fantastique, mais bien à gagner la haute mer pour nous rendre le plus vite possible à Todos-Santos.

Le baie de Almejas ressemble à celle de la Magdalena.

A notre droite se prolongeait l'île dont les hauteurs étaient plus escarpées. A gauche fuyaient dans un lointain vague à force d'être lumineux, les dunes de la terre ferme. En face, à longue distance, un plateau bas qui semblait s'étendre fort loin dans l'intérieur, traçait en travers de notre route une ligne blanche miroitant au soleil. Il fallait trouver la sortie.

Ici se présentait une grave difficulté. Nous avions deux cartes; l'une, celle de M. de Raousset, ne portait qu'une issue, l'autre, celle de Spinks, en portait deux et transformait en île le plateau que nous avions devant nous. L'auteur de cette bienheureuse carte avait poussé le soin jusqu'à y marquer des sondages, et, suivant lui, le canal le plus voisin de l'île Santa-Margarita avait trois brasses de fond, l'autre sept. Spinks penchait pour ce dernier, Simon pour l'autre dont l'existence, constatée par les deux cartes, lui paraissait plus certaine. Perseval était indécis à son ordinaire. Pressé d'émettre son opinion par M. de Raousset qui l'attendait pour former la sienne, il conseilla d'avancer en ligne droite vers le plateau jusqu'à ce qu'on pût, à l'aide des lunettes, étudier les abords des deux passes et choisir *de visu*.

Ce subterfuge ingénieux, qui laissait jouir du bénéfice d'inventaire, fut adopté et Tommy, qui tenait la barre, gouverna en conséquence tout en faisant la moue; Simon haussa les épaules et alla se coucher, en attendant le dîner que Spinks préparait lui-même flegmatiquement sans paraître s'intéresser à autre chose. Or, voici à quelle occasion le vieux marin vaquait à pareille occupation.

Tom, garçon à lubies et indépendant si jamais yankee le fut, furieux d'avoir été de garde la nuit précédente au mépris des conventions, avait senti naître en lui dès le matin une aversion insurmontable pour la pratique culinaire; il avait fallu recourir aux grands moyens

pour obtenir de lui le café au point du jour. L'heure du dîner approchant, il avait déclaré net qu'engagé comme matelot, matelot il entendait être. Il n'y avait rien à dire. Le gros Albert faisait la sourde oreille, se réjouissant intérieurement d'un incident qui semblait donner raison à ses théories touchant l'impossibilité radicale de cuisiner à bord de *la Belle*. Albert n'avait pas d'amour-propre en dépit de son orgueil de caste. Il était réduit à l'ilotisme depuis deux jours, mais comme il mangeait en secret aussi bien que les autres, fumait sa pipe et dormait tout son saoul, il se trouvait fort heureux.

Sur la déclaration de Tom, Spinks déclara en jurant que les deux marmitons étaient une paire de *good for nothing*, et qu'il se chargeait, lui, de nous faire faire un bon dîner. On fut un peu étonné de cela, mais on le laissa faire.

M. de Raousset et Perseval tenaient leurs lunettes braquées vers l'horizon. Du plus loin que se dessina l'ouverture du canal qui sépare l'île du plateau, il parut hérissé d'une si formidable ligne de brisants que l'on renonça à s'y engager, d'autant plus que la brise fraîchissait de manière à nous faire redouter une bourrasque; la mer devenait mauvaise. Le canal de sept brasses fut proclamé le meilleur, on donna raison à Spinks, et je fus chargé de lui annoncer que, vu les circonstances, il devenait notre pilote et restait jusqu'à nouvel ordre maître absolu à bord.

Spinks avait bien d'autres chats à fouetter. — « Ça va bien, répondit-il négligemment. » Il ne modifia point la route et continua à soigner son ragoût en fredonnant des gaudrioles, à notre grand ébahissement, car jamais encore il n'avait donné de son gosier une seule note demusique. Le fait est que le vieux marin était ivre; ennuyé des contrariétés sans fin qu'il éprouvait, il visitait souvent le baril de cognac et, ce jour-là, les visites avaient été

plus fréquentes et plus longues, à la faveur des obligations de la cuisine.

A midi, il servit sur le rouf de la cabine, théâtre ordinaire de nos réfections, le menu le plus soigné qui eût figuré devant nos seigneuries depuis le départ. Simon parut alors et se frottant les yeux : — « Ne remarquez-vous pas, dit-il avec une exclamation de surprise, la singulière couleur de l'eau! »

A peine achevait-il ces mots, une rude secousse ébranla *la Belle* qui s'arrêta brusquement et se coucha sur sa hanche de sous le vent. Nous venions de toucher. Il y eut un moment de désordre inexprimable; tout équilibre était rompu et la mer, qui déferlait sur nous avec violence, s'adjudgea sommairement tous les menus objets épars sur le pont, y compris le dîner et ses accessoires. Ce fut miracle que personne ne suivit le matériel. Heureusement nous étions sur un fond de vase qui céda; le gouvernail, manœuvré par Tommy qui ne perdit point la tête, releva la barque et la remit en route.

Notre satisfaction en nous voyant hors de ce mauvais pas fut de courte durée, car nous comprimes alors d'un coup d'œil ce que notre situation avait de critique. Depuis longtemps déjà nous naviguions sur des hauts-fonds sans nous en apercevoir. Aussi loin que la vue put s'étendre, l'eau paraissait saturée de vase; les vagues, courtes faute de fond, mais furieuses et désordonnées, avaient une pesanteur qui pouvait devenir fatale à notre frêle embarcation. La tourmente se déchainait. Cependant le ciel était pur, seulement le soleil au zénith voilait sa face resplendissante d'un gros nuage en haillons, que transfixaient glorieusement de larges et brûlants rayons.

Sur l'invitation des marins je descendis dans la cale pour reconnaître si l'arrimage n'avait subi aucune altération. Je frémis en me trouvant vis-à-vis du poêle embrasé, auquel personne ne songeait en ce moment. Mon

inspection, qui ne me révéla aucun désordre, fut abrégée par la préoccupation du feu. Comme je me glissais avec précaution, au retour, le long de la fonte brûlante qu'effleurait ma joue, la barque toucha de nouveau et se coucha précisément du côté où je me trouvais. J'eus le frisson, j'en conviens. Par bonheur le poêle tint bon, mais un grand vase où bouillait de l'eau, qui avait résisté par miracle au choc précédent, se renversa cette fois fort mal à propos et j'eus le bras droit horriblement échaudé. Je ne m'aperçus toutefois de cette brûlure que le lendemain, au moment où nous pûmes prendre quelque repos et de corps et d'esprit; elle me fit beaucoup souffrir durant les jours critiques qui suivirent.

Cependant la barque s'était de nouveau redressée. Le cri de, *laisse arriver!* m'apprit qu'on virait de bord et quand je reparus sur le pont nous tournions déjà le dos au plateau. On renonce à chercher un passage au sud. Nous allons revenir sur nos pas en louvoyant sur des hauts-fonds, avec un gros temps, avec une barque qui gouverne mal depuis le matin et vient de se refuser à virer vent devant, dans les plus mauvaises conditions en somme. Le docteur, Bowen, Albert et Tom descendent dans la cabine et sont chargés de s'occuper du feu. Tommy tient encore la barre. Spinks, dégrisé par le danger, montre du sangfroid. Simon, amarré aux grands haut-bans, jette la sonde. Les autres, accrochés aux manœuvres pour résister à l'eau qui étale sans cesse sur le pont, se tiennent prêts à exécuter les changements d'amures.

Il ne s'éleva pas un mot de récrimination. La faute était commune à tous, du moins à tous les hommes de mer auxquels la couleur et le clapotis de l'eau auraient dû signaler le danger; et puis personne n'était disposé à perdre son temps en paroles. Il s'agissait avant tout de sauver la coque, le meilleur nageur d'entre nous se sentant incapable d'affronter la colère de ces vagues boueuses.

La voix de Simon annonçait de minute en minute des sauts de sonde variant de une à quatre brasses; de minute en minute cette voix nous faisait passer brusquement de l'espoir à l'inquiétude, et nous l'attendions comme on doit attendre la sentence d'un juge. Le chiffre du sondage réglait la longueur des bordées, mais la violence du vent et de la mer ne nous permettait ni de chercher, ni de suivre un chenal dont l'existence paraissait certaine. Le navire refuse toujours de venir dans le vent pour virer, circonstance aggravante à laquelle nous cherchons vainement une explication. A plusieurs reprises nous labourâmes le fond, mais sans secousses sérieuses. Cette situation pleine d'anxiété se prolongea jusqu'à trois heures.

A partir de ce moment-là le plomb de sonde donna cinq brasses au moins, régulièrement, et l'apparence de l'eau devint rassurante. Cependant, la tourmente ne mollissant pas, nous songeons à gagner un mouillage pour y passer la nuit en repos. Il est hors de question de rallier la terre ferme, aride désert de sable dont les abords doivent être partout aussi dangereux que ceux du plateau, et qui, d'ailleurs, n'offre aucune protection contre le vent. En face de nous la côte de l'île paraît propice et l'on veut aller la reconnaître. Spinks combat cette décision, sans motif plausible et probablement dans le seul but de faire de l'opposition à Perseval; il veut, lui, retourner à l'endroit où nous avons passé la nuit précédente, lieu découvert, ancrage détestable, trop éloigné, du reste, pour que nous y arrivions avant la nuit. N'obtenant rien, il s'emporta; Tommy se rangea de son côté, par esprit de parti, Simon entra en fureur, et peu s'en fallut qu'on ne jouât des gantelets. M. de Raousset se décida à faire acte d'énergie; il se déclara maître absolu à bord et intima l'ordre de mettre le cap sur l'île. Les marins étrangers cédèrent, mais ils abandonnèrent la manœuvre en jurant qu'ils ne s'en mêlèrent plus dorénavant et en rejetant sur

les nôtres la responsabilité de l'avenir comme celle du passé. M. de Raousset ne devait pas souffrir cette désertion; c'est dans un cas pareil, ou jamais, qu'un chef doit maintenir, coûte que coûte, son autorité au profit du salut public. S'il hésita à le faire, c'est qu'il sentit probablement que ces hommes n'avaient pas tous les torts. Il se tût. Perseval prit la barre et le silence le plus complet succéda au tumulte.

Nous ne tardons pas à reconnaître, en approchant de l'île, une large baie, bien protégée du côté du nord par un promontoire de rochers, et dont la plage paraît saine. Une langue de terre basse la divise en deux anses. A partir de ses points extrêmes, la chaîne haute et escarpée du littoral forme un angle rentrant au sein duquel se développe, jusqu'au rivage, un plateau bas et verdoyant. Cette végétation, dont nous ne pouvons encore apprécier la nature, nous enchante et nous fait espérer de l'eau, d'autant plus qu'une brèche au sommet de l'angle semble devoir être l'issue d'un ruisseau.

La lame, obéissant à un courant constant, du moins à cette époque de l'année, chassait du nord et venait briser avec un fort ressac sur la plage, au-dessous de la baie; ce courant était assez fort pour qu'en dedans de la ligne qu'il traçait en rasant les pointes, l'eau fût à peine agitée. Notre course nous portait vers l'anse méridionale. Spinks fit alors observer avec raison que dans l'autre, à l'abri immédiat de l'éperon du nord, le vent paraissait nul, l'eau plus calme, la plage meilleure. Le bon sens disait que là était le mouillage, et pour y aller il ne s'agissait que de serrer d'un peu plus près le vent que nous avions largue. Perseval ne répondit rien, mais ne changea pas de route; il n'en eût changé pour rien au monde du moment où l'avis venait de la partie adverse. L'esprit de contradiction soufflait plus fort que la brise et nous causa, aussi, plus de mal.

Au bout d'un instant le vieux marin renouvela ses instances. « A quoi bon, disait-il, aller reconnaître d'abord l'anse qui paraissait la moins sûre, quand, pour revenir dans l'autre, il faudrait changer deux fois d'amures avec une barque gouvernant aussi mal! » La justesse de ces observations fut reconnue généralement, mais Perseval imposa silence en remarquant aigrement qu'il savait ce qu'il avait à faire.

Enfin M. de Raousset et Simon que l'évidence ralliait à Spinks protestèrent à leur tour, mais alors qu'il était trop tard déjà pour demeurer sur le même bord; il fallait doubler la pointe. Perseval lança enfin le *pare à vivre*, et l'évolution commença. Tout à coup, au moment où nous présentions nos grandes voiles au plein du vent, une raffale engagea la barque qui chavira avant qu'on ait eu le temps de penser seulement à filer les écoutes. Nous étions pic, repic et capots.

L'eau envahit la cabine d'où partent des vociférations; le gros Albert en obstrue l'entrée et crie plus fort que les autres sans faire mine d'aller ni de l'avant ni de l'arrière. On l'aide, un peu brutalement peut-être, à prendre un parti et nos compagnons délivrés viennent se ranger auprès de nous à chevauchons sur la hanche de *la Belle*. Le péril n'est pas imminent du reste; soutenus par notre toile nous ne coulons que lentement et la mer qui monte nous rapproche peu à peu du rivage. Nous ne tardons pas à nous trouver dans une eau à peine houleuse à l'abri de la pointe basse. Il était quatre heures environ.

En un clin-d'œil le youyou fut à flot. M. de Raousset y monta le premier avec Perseval et Simon, circonstance qui blessa les uns et toucha péniblement les autres. Il s'était dépouillé de ses vêtements, il était excellent nageur, le rivage était à deux cents mètres à peine, l'eau était calme, mieux qu'aucun autre il pouvait attendre et compter sur lui-même, en admettant que son devoir ne fût pas

de ne quitter l'épave que le dernier. Il fut sévèrement puni de cet oubli des convenances. Nous le retrouvâmes quelques heures plus tard sur la grève, nu, grelottant pitoyablement, dans une situation peu digne d'un capitaine en un mot, et le prestige de son autorité en souffrit. Il n'avait, dans sa précipitation à se déshabiller, pris souci ni de ses vêtements, ni même de sa montre qu'il perdit ainsi, et chacun dut se priver d'une pièce de son harnais pour le couvrir. J'ai hâte de dire qu'il n'y avait pas lieu à rattacher à un sentiment de crainte cet acte d'un homme très-brave; je crois même que si le danger eût été réel il aurait agi différemment; mais il est certain qu'il oublia là qu'il était chef et l'on en prit note.

Le sauvetage fut long. Notre frêle canot, pesamment chargé avec trois personnes, était irrésistiblement emporté par le courant vers le sud et ce fut inutilement qu'on tenta de vaincre cette opposition au retour. Il fallait donc, à chaque voyage, le tirer à sec et le transporter à bras jusqu'à l'extrémité de la pointe, l'espace de deux kilomètres environ, pour revenir de là avec ce courant. C'était l'affaire d'une heure. Il eût été facile à plusieurs d'entre nous de gagner la rive à la nage, mais le souvenir de certains grands requins que nous avions aperçus dans la matinée, nous en ôta l'envie. La barque avait sombré et reposait sur le fond; nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'au cou parfois, la houle aidant, mais cette eau était tiède et le bain n'avait rien de désagréable.

A sept heures je m'embarquai à mon tour, ne laissant derrière moi que Spinks et Tommy occupés à dégréer la mature; ils refusèrent de venir à terre avant d'avoir terminé cette opération importante. Seuls, au milieu de la confusion générale, ces matelots avaient conservé cette présence d'esprit de l'homme pratique qui le pousse à travailler pour l'avenir alors même qu'il est des plus in-

certain. Spinks avait fixé à la tête de chaque mât une longue amarre dont nous emportâmes l'extrémité opposée, avec ordre de l'attacher solidement à quelque pied de bruyère afin que le jusant n'emportât pas l'épave. Personne n'avait songé à cette simple précaution à laquelle nous dûmes simplement notre salut.

Le soleil ne tarda pas à disparaître derrière les hauteurs, et la température baissa brusquement. La brise du soir nous fait frissonner sous nos habits mouillés; à notre lassitude viennent se joindre les tiraillements d'estomacs à jeun depuis le point du jour. En nous faisant part de nos ennuis, nous ne pouvons nous empêcher de faire sur notre sort des réflexions peu consolantes. Le navire paraissait, il est vrai, avoir peu souffert; il était retenu au rivage dans une situation à pouvoir être visité et déchargé à mer basse. Mais nous nous demandions s'il nous serait possible de le renflouer, si nos vivres et surtout notre eau, ne seraient pas perdus.

Nous étions sur une île déserte et l'aspect du plateau et des hauteurs voisines nous ôtait toute illusion au sujet de l'eau douce. Là où il n'y a pas d'eau le gibier manque; d'ailleurs trouverions-nous de la poudre sèche à bord? Pour ne pas mourir de soif et de faim, il faudrait passer sur le continent, or, en face de nous, le continent n'était qu'un désert aride de plusieurs lieues d'étendue; et puis, comment nous y rendre?

En descendant à des considérations d'un ordre moins élevé mais plus immédiat, nous nous trouvons fort empêchés pour allumer du feu, nous sécher et nous réchauffer. Personne n'ignore, théoriquement, qu'en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre on obtient le feu; on sait aussi, sur la foi du poète, que le premier qui s'avisait d'en faire le tira *des veines d'un caillou*; mais ce que peu de gens savent c'est que la pratique de ces deux recettes, les plus simples du monde, présente parfois des

difficultés, qui peuvent devenir insurmontables dans le cas, par exemple, où l'on manque de silex ou de bois convenable : c'était précisément le nôtre.

Une exclamation joyeuse de Bowen nous arracha à ces tristes pensées; sous les nombreuses couches de vêtements qui le protégeaient, il venait de rencontrer fortuitement une boîte en métal renfermant des allumettes en bon état. Un quart d'heure après nous nous séchions à un feu brillant d'épaves et de broussailles. La nuit ramena Spinks et Tommy avec la voile et le grément. Ils prirent place autour du brasier, et là, serrés les uns contre les autres, rôtis par devant, gelés par derrière, nous cherchâmes dans un somnolent engourdissement l'oubli momentané de nos maux.

A onze heures, la voix de Spinks nous appelle au travail. — La tempête s'est apaisée et la mer est basse. A travers l'obscurité diaphane d'une nuitruisselante d'étoilés, nous apercevons *la Belle* à demi hors de l'eau qui caresse sans bruit maintenant ses flancs et le rivage. Mais la mer en baissant a laissé à découvert une zone hérissée des fragments d'une roche aux arêtes vives. Il y a trente pas à faire sur ce champ de ruines où le pied endolori ne trouve nulle part la place de se poser à plat; la nécessité de tourner ou de franchir à chaque pas un nouvel obstacle constitue pour nous un pénible surcroît de souffrance.

Les marins se rendirent à bord. Ils trouvèrent le grand panneau défoncé, et furent assez heureux pour mettre d'abord la main sur un baril de biscuit, du porc et quelques ustensiles de cuisine. Albert, sommé de reprendre ses fonctions de coq, se rendit avec un empressement qui témoignait de son appétit, et aussi de son horreur pour le travail rebutant du sauvetage.

Trois ou quatre brasses nous séparaient de *la Belle* et le canot servait de trait d'union. Mais la faiblesse de

construction de celui-ci nous prescrivant les plus grandes précautions, il fallait, pour lui éviter le choc meurtrier des rocs, aller à sa rencontre en entrant dans l'eau jusqu'à mi-corps, soutenir les assauts de la houle, et venir en trébuchant déposer son fardeau sur le plateau. L'eau nous paraissait glacée et la brise amère comme un souffle polaire.

Le flux interrompit ce travail vers deux heures du matin. Nous avions retiré entre autres choses des armes et de la poudre, le dernier panier de champagne et les deux barils d'eau-de-vie, dont l'un, celui qui était en perce, se trouva perdu. Le biscuit était mouillé, mais il avait formé extérieurement une croûte sous laquelle une partie s'était conservée saine.

L'eau douce ayant échappé aux recherches, le champagne dut arroser un souper auquel nous nous préparions à faire honneur après un jeûne de vingt heures. Sur douze bouteilles que contenait le panier, deux étant cassées, on distribua les autres; chacun eut la sienne et fut invité à en ménager le contenu d'abord, à conserver soigneusement le verre ensuite, pour le cas où nous nous mettrions à la ration d'eau. L'air mousseux contribua beaucoup plus à augmenter notre lassitude qu'à égayer notre repas.

Le flot nous créa bientôt une nouvelle occupation, celle de touer la barque; nous diminuâmes considérablement la distance qui la séparait de nous. A mer étale, nous aurions eu le loisir de prendre du repos, mais la froidure nous en empêcha; il ne fallait pas y songer avant que le soleil eût séché nos couvertures. Cette heure de désœuvrement fut remplie par les inquiétudes que nous causa *la Belle*. Sensiblement allégée et redressée à demi, elle était le jouet de la houle qui la soulevait pour la laisser retomber après. A chaque secousse les mâts vibrent à nous faire croire qu'ils vont se briser; nous redoutons

aussi de voir la coque s'éventrer sur les pierres. Il n'y eut pas d'avaries cependant, le fond étant uni et sain à l'endroit où se trouvait la barque.

CHAPITRE VI.

Pas d'eau. — Sauvetage. — Les huîtres. — A la ration. — Insignes du sommelier. — Perspectives futures. — La barque à flot. — Excentricités de Tom. — Inquiétudes et discordes. — Sacrifice du cognac. — Halage de *la Belle*.

8 juin. — Un soleil dévorant inonde de ses feux le paysage volcanique qui nous environne, et nous fait souvenir que nous nous trouvons par la latitude du Sahara. Le sol pierreux qui le réverbère devient brûlant sous nos pieds; nul moyen de se soustraire à sa redoutable influence. La végétation, qui de loin nous avait séduits, se compose surtout de cactus et d'euphorbes, et, sur la lisière du plateau, du côté de la mer, de quelques arbrisseaux rabougris dont le maigre feuillage tamise la lumière aux dépens de l'ombre. La soif, qu'entretiennent la viande salée et le travail forcé, que le champagne ne peut apaiser, devient intolérable. Le champagne nous semble répugnant; nous échangerions volontiers contre son équivalent d'eau cette infernale boisson de luxe, à laquelle mon estomac a gardé depuis ce jour une sorte de rancune. M. de Raousset, après avoir mis sa carabine en état, s'enfonce dans l'île en quête d'eau et de gibier; les autres vaquent aux soins minutieux que réclament les objets sauvés.

A l'heure du sauvetage, nous eûmes les raisons de notre inconcevable naufrage. D'abord le gouvernail était cassé à l'endroit de la mèche qui passe dans la jaumière.

La barre était encore à sa place, mais la partie inférieure avait été emportée par la mer. Il était évident que la rupture avait eu lieu au moment même où nous virions de bord pour la dernière fois, et c'en était assez pour capeler. Sans doute aussi il était endommagé avant, et sa faiblesse devait justifier l'indocilité de *la Belle* à une barre qui ne lui fournissait plus un appui suffisant. En outre, la position des carabines nous parut entrer en ligne de compte parmi les causes de notre mésaventure. Après leur nettoyage à San-Benito, elles avaient imprudemment été attachées en faisceaux au corps de pompe et au grand mât, ras le pont. Leur poids, ainsi suspendu, donnait beaucoup trop de bricole à une barque puissamment mâtée, qui, avec des formes très-fines aux extrémités, avait des fonds plats, très-peu de creux et pas assez de quille. Nous devons nous estimer fort heureux que le gouvernail eût résisté aussi longtemps et pas davantage : nous avions naufragé à point.

Pendant l'étale de pleine mer, affolés par la soif, nous nous dispersâmes dans l'île. Les hauteurs calcinées qui nous entourent présentent des pentes roides d'ascension pénible; mes compagnons la tentèrent toutefois pour aller sonder les crevasses et les gorges de la montagne. Pour moi, je me dirigeai vers cette brèche qui, de loin, la veille, nous avait fait croire à l'existence d'un cours d'eau. Traçant mon chemin à travers le plateau, au milieu d'une forêt de cactus cylindriques ou candélabres, de taille colossale, affectant à distance des formes d'arbres morts, je ne tardai pas à m'engager dans un défilé encaissé entre deux murailles de granit. C'était bien le lit d'une rivière, importante jadis, desséchée, hélas, maintenant jusqu'à la dernière goutte. Je suivis son lit, en revenant, jusqu'à l'embouchure, qui se trouvait au fond de l'anse septentrionale. A cet endroit, la végétation était plus vivace; les arbrisseaux, serrés et